

Sémiotique de l'action : textualisation et notation

Maria Giulia DONDERO



Colloque Albi Médiations Sémiotiques – Études

Collection Études

L'immanence en jeu

sous la direction de
Alessandro Zinna & Luisa Ruiz Moreno

Éditeur : CAMS/O
Direction : Alessandro Zinna
Rédaction : Christophe Paszkiewicz
Collection Études : L'immanence en jeu
1^{re} édition électronique : juillet-décembre 2019
ISBN 979-10-96436-03-3

Résumé. Notre texte porte sur des questions épistémologiques et méthodologiques que nous considérons comme non encore véritablement abordées en sémiotique : les pratiques et les instruments nécessaires à leur analyse.

Dans un premier temps, nous parcourons de nouveau le débat concernant la relation entre une épistémologie du texte et une épistémologie de la pratique, ainsi que la question de l'énonciation (énonciation énoncée, énonciation en acte, praxis énonciative).

Nous proposons dans un deuxième temps le concept de textualisation comme lieu de médiation entre texte et pratique : les textualisations (photographies, vidéos, prises de notes) permettent de suivre et fixer le déploiement de la pratique qui est, de son côté, éphémère et insaisissable.

Dans un troisième temps, nous réfléchissons sur la question de la notation qui fonctionne de manière différente des autres textualisations : elle fonctionne comme une reconstruction *expost* de la totalité de la pratique mettant en scène les patterns des gestes et des échanges.

Plus généralement, l'objectif de ce texte est de nous interroger sur le futur de la sémiotique et sur les objets qu'elle peut se donner, sans trahir son histoire et sans rester enfermée dans une condition qui la rend inapte à analyser l'actualité sociale.

SÉMIOTIQUE, TEXTE, NOTATION, PRATIQUE, CONCEPTION ARCHITECTURALE

Maria Giulia Dondero est maître de recherches du Fonds National de la Recherche Scientifique (F.R.S. - FNRS) et enseigne la sémiotique visuelle à l'Université de Liège. Elle est l'auteure de trois ouvrages : *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique* (avec J. Fontanille, 2012) ; *Sémiotique de la photographie* (avec P. Basso, 2011), et *Le sacré dans l'image photographique* (2009). Elle a publié une centaine d'articles en français, italien, anglais, portugais, espagnol et polonais. Elle a dirigé une vingtaine d'ouvrages collectifs et numéros de revue dont récemment *Les Discours syncrétiques. Poésie visuelle, bande dessinée, graffitis* (avec S. Badir et F. Provenzano, 2019). Elle est co-fondatrice et directrice de la revue *Signata* et co-directrice de la collection Sigilla. Elle a été Visiting Professor dans plusieurs universités dont l'UNESP (São Paulo) et l'INAH à Mexico. Elle est Secrétaire Générale de l'IAVS depuis 2015

Pour citer cet article :

Dondero, Maria Giulia, « Sémiotique de l'action : textualisation et notation », in Zinna, A. et Ruiz Moreno, L. (éds 2019), *L'immanence en jeu*, Toulouse, éditions CAMS/O, collection Études, p. 323-344,

[En ligne] : <http://mediationsemiotiques.com/ce_imm_s3_20_dondero>.

Sémiotique de l'action : textualisation et notation*

Maria Giulia DONDERO
(F.R.S. - FNRS – Université de Liège)

Introduction¹

Notre texte portera sur certaines questions méthodologiques que nous considérons comme non encore résolues en sémiotique, et qui concernent l'étude de l'action et de la pratique en acte. Notre objectif est d'intervenir dans le débat qui a commencé à occuper les sémioticiens il y a quelques années au séminaire de sémiotique de Paris IV – Sorbonne consacré à la relation entre texte et pratique. Il ne s'agira pas de développer une sémiotique de l'action du point de vue théorique : la littérature sur le débat texte/pratique, qui est surtout un débat sur l'immanence, est déjà assez importante et encore à creuser². Nous visons plutôt une contribution d'ordre méthodologique car nous sommes convaincue que la réflexion théorique n'a pas été suivie par des analyses portant sur de « bons corpus » : les ouvertures théoriques sur la pratique ou les propositions sur différentes formes d'immanence finissent par se heurter à des corpus littéraires ou en tout cas à des textes accomplis et/ou exemplaires. Nous allons en revanche

* Nous tenons à remercier de tout cœur Jean-Pierre Bertrand pour la relecture de ce texte et les conseils prodigués ainsi que les participants au séminaire de sémiotique « Sémiotique et sciences humaines II. Principe d'immanence et entour pragmatique », qui s'est tenu à l'université Paris IV – Sorbonne le 18 décembre 2013, où nous avons présenté ce texte. Un très grand merci aussi à Pierre Leclercq, coordinateur du projet A.R.C. Common (ULg, 2011-2015) et aux participants au projet pour la mise en commun du corpus.

nous concentrer sur les différentes formes de textualisation de l'action et revenir sur les relations entre texte et pratique et, plus précisément, sur la relation – qui n'a pas été étudiée du tout –, entre pratique et textualisation des pratiques. La distinction entre texte et textualisation est capitale et nous la développerons au travers de l'analyse d'un corpus qui sera constitué par des pratiques professionnelles en collaboration, et notamment par des pratiques collectives de conception architecturale.

Nous allons ainsi revenir sur le débat actuel qui concerne l'énonciation, et qui a accompagné les propositions de changement de paradigme disciplinaire – si on peut l'appeler de la sorte – d'une sémiotique de *corpora* stabilisés sur des supports, totalement objectivés, vers une sémiotique qui décrit le sens en acte et les pratiques quotidiennes, tant dans leur singularité que dans leur répétition.

Face à cet objectif, les questions que nous nous posons sont multiples: est-il suffisant d'étudier les textualisations de la pratique produites *in vivo*, c'est-à-dire la prise de notes, la photographie, l'enregistrement vidéo, ou est-il plutôt nécessaire de constituer une notation de l'action qui reconstruise la totalité de la pratique *ex post* et qui met en scène les événements saillants ainsi que la grammaticalisation des gestes, des échanges, des interventions graphiques, etc. ? Comment ne pas manquer, au travers de ces textualisations ou notations de pratiques, l'immédiateté de l'acte, la syntagmatique qui constitue et en même temps explique les motivations, la raison de chaque geste dans l'action ? Et encore: comment la noter sans passer à côté du sens de l'attente au cœur des échanges ainsi que de l'opacité du sens qui est propre à la complexité de son être en acte, un sens sans bords ou avec des cadres qui se renouvellent constamment ?³

Plus généralement, notre objectif est de nous interroger sur les objets légitimes de la sémiotique: quels sont les objets qu'elle peut se donner, sans trahir un principe d'immanence et sans rester enfermée dans une condition qui la rend inutile pour analyser les changements sociétaux et inapte à répondre aux questionnements de l'actualité sociale et de l'orientation de la recherche ?⁴

Nous voudrions tenter d'esquisser une méthode d'analyse qui ne réduise pas tout phénomène social à une textualité, et qui ne fasse pas coïncider le principe d'immanence avec la fermeture de l'objet d'analyse, ou bien qui l'identifie avec le textualisme. Le danger qui se cache dans la persévérance dans cette voie est l'homogénéisation de toute expérience.

À ce propos, Jacques Fontanille (2008) distingue six types d'expérience: *figurativité* pour les signes, *cohérence* et *cohésion* interprétatives

pour les textes-énoncés, *corporéité* pour l'objet, *pratique* pour la scène pratique, *conjoncture* pour la stratégie et enfin *éthos* pour les formes de vie. Dans sa théorie, ces six types d'expérience sont associés à six instances formelles ou plans d'immanence, hiérarchisés selon un système d'interfaces. Contre ceux qui pensent que le principe d'immanence est trahi dès que l'on sort de l'analyse de la textualité, Fontanille défend le *principe* d'immanence comme fondement de tous les *plans* d'immanence et, à propos du plan de la scène pratique, il affirme :

Le principe d'immanence est indissociable [...] de l'hypothèse d'une activité de schématisation et de modélisation dynamique interne aux sémiotiques-objets et est l'aire d'activité immanente de cette schématisation qui doit nous indiquer pour chaque cas les limites du domaine de pertinence et non une décision a priori et tactique qui se focaliserait sur le seul texte. (Fontanille 2008 : 14)

Cette schématisation dynamique, interne aux différentes sémiotiques-objets, vise à justifier un type d'immanence qui ne s'appuie pas sur les bords et les limites de la textualité mais sur une forme d'iconisation interne à la pratique, qui l'organise : cette forme d'iconisation peut, d'une certaine manière, être décrite comme une sorte de « coagulation » des forces en jeu qui, comme le dirait Jean-François Bordron, « prennent ensemble »⁵. Il s'agit de concevoir des formes émergentes, des schèmes qui apparaissent et qui fonctionnent comme des niveaux organisateurs des différences et des contrastes ; différences et contrastes ont toujours été considérés comme les fondements sur lesquels pouvoir nous appuyer pour étudier les textes en tant que systèmes cohérents. Si l'énonciation a déjà bousculé la conception du système en y ayant introduit le point de vue, la pratique demande aussi de repenser la question de l'organisation du système et de la manière dont les différences émergent des formes. Il faudrait en fait s'interroger sur le fait que, si les différences restent au fondement des analyses sémiotiques de tradition structuraliste, il faut aussi pouvoir décrire la manière dont des formes ou des schèmes émergent des différences. Autrement dit, les différences sont à saisir non pas d'un point de vue épistémologique en surplomb, mais d'une perspective qui puisse comprendre la manière dont ces différences s'organisent à travers des rythmes qui feront émerger des formes.

En revenant à Fontanille, et en reprenant ses mots, on peut dire que chaque énonciation en acte développe elle-même une *activité de schématisation*, voire une *méta-sémiotique interne* qui est en construction lors de l'observation de l'analyste. La question qui se pose est alors la suivante : cette activité de schématisation, est-elle encore en acte lors de l'analyse ?

Faut-il que l'analyse s'accommode au *modus operandi* de la production de l'objet qu'on postule signifiant, c'est-à-dire à la pratique ? Doit-elle mimer l'*être en acte* de l'action, partager le même statut de l'action à étudier pour rendre compte de ce qui est en train de se transformer sous nos yeux ? Comment pourrait-elle le faire ?

Nous essayerons de répondre à cette question dans les conclusions : pour l'instant, si nous suivons les propositions théoriques de Fontanille sur les pratiques (2008), nous nous en écartons au plan méthodologique. Nous essayerons de voir en fait comment les différentes textualisations produites lors de l'observation de terrain démultiplient et complexifient les perspectives sur la pratique en acte : l'analyse devra en outre examiner la relation mutuelle entre ces textualisations, que nous pouvons considérer comme des schématisations de la pratique.

1. Prémisses méthodologiques

Si Fontanille (2008) avait effectivement relancé le débat sur le problème de l'immanence et sur les fondements de la discipline, son ouvrage n'a pourtant pas réussi à produire parmi les sémioticiens un regain d'intérêt pour l'étude linguistico-ethnographique des pratiques. Nous nous référons évidemment aux analyses conduites par la linguistique appliquée et à l'ethnométhodologie, par exemple promue par Charles Goodwin (1994 ; 1997 ; 2000 et 2003) ou par Lorenza Mondada (2005⁶). Cette approche de l'analyse minutieuse des gestes, des mots et des échanges découle de l'analyse conversationnelle, ainsi que des travaux de Lucy Suchman (1987) et de ceux sur la connaissance distribuée d'Edwin Hutchins (1995). Toutes ces réflexions ont aussi inspiré la méthode analytique de Jacques Theureau, initiateur de l'approche dite du « cours d'action » (Theureau 2000), proche de la théorie sémiotique peircienne, et longuement discutée par Fontanille (2008). Venons-en maintenant aux approches sémiotiques de l'analyse des pratiques.

Jean-Marie Floch a peut-être été le premier parmi les élèves d'Algirdas Julien Greimas à entamer une analyse des pratiques. Nous nous référons à l'étude des comportements et des attitudes des utilisateurs du métro parisien (1990 : 19-48). Dans sa démarche, ce n'est que partiellement qu'il a explicité les critères de ses choix méthodologiques lors des pratiques d'observation car il a soustrait à ses lecteurs le contrôle sur les différents types de comptes-rendus des actions, à savoir les résultats des textualisations des pratiques d'observation. Nous sommes convaincue qu'il faut expliciter l'*ensemble* des critères d'observation pour qu'ils deviennent vérifiables : les conditions et les paramètres des

enregistrements des pratiques et des témoignages des observateurs doivent être pris explicitement en compte comme outils analytiques répétables et falsifiables. La spécificité de chaque textualisation et de chaque notation des pratiques devrait devenir objet de description lors du processus de l'analyse elle-même, et fonctionner comme interface, voire comme intermédiaire, entre l'analyste et son objet d'étude final. Démultiplier les intermédiaires entre l'objet de sens visé et l'analyste sert non seulement à rendre contrôlable le travail de l'analyste mais aussi à rendre ce dernier plus conscient de ses choix, veillant à s'éloigner de toute illusion de « transparence » par rapport à la textualité. Les textualisations-médiations sont également utiles pour remettre en jeu les différentes perspectives sur la pertinence sémiotique de l'objet d'analyse. À travers la problématisation des différentes textualisations, la stratégie méthodologique de l'analyste – qui a été figée depuis quelques temps sur le modèle de l'analyse textuelle – pourrait en fait être mise en question et affinée. Elle pourrait ainsi révéler les étapes d'un parcours qui va de la production du texte (énonciation en acte) aux simulacres de l'énonciation contenus dans le texte (énonciation énoncée) aux pratiques d'utilisation de ces textes au sein d'une culture donnée (praxis énonciative).

Fontanille a sans aucun doute accompli des avancées théoriques importantes par rapport à Floch et à son analyse des utilisateurs du métro parisien car il a essayé d'intégrer les différents plans d'immanence en distinguant les différents types d'objets sémiotiques (texte, objet et pratique notamment). Il n'a pourtant pas posé la question du rôle d'*intermédiaire* que les textualisations et les notations des pratiques assument dans l'analyse des actions. Ce « manque » est d'une certaine façon justifiable par le fait que dans *Pratiques sémiotiques*, Fontanille analyse des textes littéraires qui sont des récits de pratiques et non pas des pratiques en elles-mêmes : le problème de la textualisation ne s'est donc pas posé car les pratiques étudiées font l'objet d'histoires racontées à l'intérieur de textes. Fontanille a mis en place un modèle d'analyse de l'action mais il s'agit d'une action qui était déjà textualisée dans des récits littéraires. Il y a donc un écart important entre les résolutions théoriques⁷, précieuses pour permettre à la sémiotique de devenir une discipline d'intervention, et les contraintes que Fontanille s'est auto-imposées concernant la méthodologie et le corpus.

Pour poursuivre sur la voie tracée, et notamment sur la relation entre les différents types d'expérience rappelés plus haut, il faut distinguer les *textes qui mettent en scène des pratiques* (ce sur quoi se focalise l'attention de Fontanille) et les *textualisations des pratiques* (ce sur quoi nous focaliserons la nôtre).

Fontanille aborde des textes littéraires accomplis et les « remet en acte », en extrait le développement et le déploiement sans se poser la question de la traduction/textualisation/notation de l'acte. Mais lorsqu'on étudie une « vraie » pratique qui se déroule sous nos yeux à un moment donné au sein d'une culture donnée, il faut se poser le problème des types d'observation et de textualisation ou notation pertinents, et envisager la manière de visualiser le développement et les grammaticalisations locales de la pratique dans le temps : repérer ses unités, ses règles d'agencement, les syntagmes, les invariants, etc.

Les textualisations des pratiques posent en fait le problème de ce qui est nécessaire d'observer et/ou sélectionner de la pratique. Cette sélection s'opère aussi grâce aux différents média qui traduisent la pratique et qui lui donnent une première stabilisation, par exemple l'écriture dans la prise de notes, ou encore la photo et la vidéo. Un de problèmes à affronter est certainement celui de la traductibilité, voire de la commensurabilité, entre les saillances et les discontinuités repérées par les différents médias utilisés dans la production des textualisations. Ces textualisations pourraient d'ailleurs être conçues comme des proto-analyses si l'on considère que l'analyse finale doit reparcourir le geste médiatique qui a sélectionné une certaine saisie de la pratique, sa spécificité, ses contraintes technologiques ainsi que les contraintes liées au point de vue.

Lorsque Fontanille a analysé les pratiques de la conversation à table, a étudié le développement des pratiques racontées par Aragon dans *Les Voyageurs de l'Impériale* (1948), il les a croisées pour en extraire des types de stratégies et finalement une forme de vie ; nous partirons en revanche de l'observation de certaines pratiques et notamment des pratiques de conception architecturale collaboratives, qui ont lieu en coprésence et à distance, afin d'explorer les différents degrés de densité phénoménologique dont témoignent les textualisations des actions.

Outre la nécessité de différencier les textes qui mettent en scène des pratiques – lesquels peuvent être éventuellement utiles pour étudier une idéologie de l'action – et les textualisations de pratiques, il faut pouvoir distinguer également *textualisation* de la pratique et *notation* de la pratique.

Les textualisations telles que l'enregistrement vidéo, la photographie, la prise de notes ne peuvent pas être définies comme des notations car elles restent trop « fidèles » à la pratique elle-même et à sa densité phénoménologique. Ce faisant, elles ne peuvent pas répondre aux critères de la notation qui vise à la visualisation « d'en haut » de la totalité des actions permettant de cartographier l'émergence de chaque geste, leur durée, leur croisement, leur succession. La notation ne se donne pas comme un

témoignage de la pratique mais bien au contraire comme une reconstruction de la pratique qui repère des homogénéités et des hétérogénéités parmi les configurations des gestes, les attaques (les démarches inchoatives), les moments de pause, les *tempi* de la durée, le type de participation corporelle des acteurs, etc. L'objectif en est l'identification de l'émergence de modules d'actions qui sont plus ou moins répétés, plus ou moins en contraste les uns avec les autres, plus ou moins fixes ou déformables et qui peuvent rendre visible un micro-alphabet des structures de l'action, ou du moins un ensemble de *patterns*.

Avant d'aborder le corpus choisi – les pratiques professionnelles d'une équipe d'architectes occupée dans une démarche créative en collaboration –, nous voudrions rappeler les derniers avatars de la théorie de l'énonciation qui, tant dans sa déclinaison textualiste que dans ses déclinaisons plus phénoménologiques ou liées à la description des cultures, nous apparaît toujours au fondement de notre méthodologie disciplinaire.

2. Le débat sur l'énonciation

Ces quinze dernières années, les recherches sémiotiques ont théorisé au moins trois sortes de *niveaux énonciatifs* selon les *degrés de stabilisation (support) et de clôture (bords)* de l'objet d'analyse, à savoir : l'énonciation énoncée (concernant les simulacres de la subjectivité), la praxis énonciative (concernant les transformations culturelles), l'énonciation en acte (relevant d'un ensemble d'actions à saisir dans leur déploiement). Ces trois déclinaisons de la théorie de l'énonciation devraient nous permettre d'examiner la manière dont chacune d'entre elles s'appuie sur une théorie générale du sens.

Pour résumer brièvement le débat, surtout franco-italien, sur l'énonciation et les plans d'immanence, nous nous appuyerons non seulement sur la théorie bien connue de Fontanille mais aussi sur les propositions de Claudio Paolucci exposées dans son ouvrage paru en 2010, *Strutturalismo e interpretazione*⁸.

Si la théorie de l'énonciation, généralement parlant, est la théorie de la distribution de la subjectivité à l'intérieur du discours, un des grands mérites de la sémiotique greimassienne est d'avoir essayé de décrire, via le concept d'énonciation énoncée, les simulacres de la subjectivité dans différents langages (par exemple dans le langage de la peinture, de la photo, de l'audiovisuel).

Dans son ouvrage, Paolucci prend position par rapport à cette tradition en rappelant que la subjectivité théorisée par Greimas et Courtés

dans leur *Dictionnaire*, tout en se déclarant simulacrale et énoncée, garde, à la suite de Benveniste, un *je-ici-maintenant* comme source et repère du discours. Cela reviendrait à dire que ces localisations déictiques maintiennent en vie un modèle d'analyse extralinguistique : celui de la situation de communication. De ceci découle, selon Paolucci, que la théorie sémiotique de tradition benvenistienne, qui a ses représentants en Greimas, Fontanille et Coquet, aurait péché en hiérarchisant le « je-tu » par rapport au « il » de la troisième personne. Cette « supériorité » du je-ici-maintenant, entendu comme *source* de toute prédication, sur la troisième personne, comprise comme *résultat* secondaire d'une relation je-tu *in praesentia*, avait déjà été dénoncée par un chercheur italien, Giovanni Manetti (1998), comme une « brèche dans le structuralisme ». Autrement dit, le je-ici-maintenant peut-il être considéré comme une survivance du transcendantalisme et, ajouterions-nous, du logocentrisme ? Ou encore : la théorie de l'énonciation, entendue en tant que brèche dans le structuralisme, a-t-elle effectivement bousculé l'immanence hjelmslévienne par rapport à la logique du texte ? Ou bien l'immanence textuelle a-t-elle pu vivre à côté de cette impasse entre simulacres et situation de communication pointée du doigt par Paolucci ?

La tradition sémiotique des déictiques, on le sait, se distingue du modèle de l'énonciation impersonnelle proposée par Christian Metz (1991), centrée sur une subjectivité diffuse et non déictique, ainsi que du modèle de la sémiotique interprétative, peircienne, et développée en Italie par Umberto Eco (1975 ; [1984] 2013), Patrizia Violi (2006) et Claudio Paolucci.

Il faut tout d'abord préciser que Metz, à la différence de l'école peircienne italienne, maintient une position textualiste (et spécifique du texte filmique). Quant à elle, la sémiotique interprétative ne réduit pas l'énonciation impersonnelle à une propriété de l'énoncé mais utilise la notion d'énonciation impersonnelle pour concevoir la relation entre les différents plans d'immanence présents dans le processus encyclopédique – l'encyclopédie est d'ailleurs un modèle de fonctionnement du sens disposé en rhizome et on pourrait dire qu'elle peut être rapprochée de la sémiosphère de Youri Lotman. La mise en fonction de l'encyclopédie, et donc de toute source d'acte qui gère l'actualisation et l'organisation des réseaux de sens, prend appui sur un événement énonciatif qui est conçu comme impersonnel.

Il y aurait deux manières de dépasser la notion d'énonciation en tant que théorie des déictiques et des embrayeurs : la première solution est celle d'une énonciation énoncée impersonnelle qui réfléchit à l'intérieur de l'énoncé un ensemble d'actes et de praxis. C'est la solution de Metz.

La deuxième solution, appartenant à la sémiotique interprétative, serait de concevoir l'énonciation impersonnelle en tant que *dispositif régulateur* du fonctionnement de la relation entre pratiques de donation et de génération du sens à l'intérieur d'une culture. Dans ce second cas, il ne s'agit plus d'énonciation énoncée version impersonnelle mais d'une énonciation entendue en tant que dispositif de *contrôle*, d'*orientation* et de *gestion* des activités d'assimilation/refus/transformation du neuf et de l'étranger dans les pratiques sociales quotidiennes : il faut la concevoir sur le modèle de la praxis énonciative qui, chez Fontanille et Zilberberg (1998), est déterminée par les modes d'existence : virtualisation, actualisation, réalisation, potentialisation.

Il ne s'agit donc pas seulement de décliner l'énonciation énoncée selon l'impersonnalité metzienne mais aussi de transposer cette impersonnalité à l'intérieur de la hiérarchie des plans d'immanence construits par Fontanille. Dans tous les cas, plus on monte, dans la hiérarchie de Fontanille, du texte à la forme de vie, plus la stratification des énonciations permet une dé-déictisation de l'énonciation. D'ailleurs, dans tous les plans d'immanence repérés par Fontanille (texte, objet, scène prédicative, stratégie et forme de vie), ce qui est en jeu est une déclinaison différente de la théorie de l'énonciation. Si dans le cas de l'énonciation énoncée nous sommes certainement encore liés à la tradition des déictiques et de la position à assigner au lecteur/observateur modèle, dans le parcours ascendant entre texte, objet, scène prédicative, c'est la relation entre une *manipulation simulacrale* – qui est donc une manipulation *possible* – et une *manipulation agie* qui est en jeu.

Pour être plus précis, relisons Fontanille qui, dans *Pratiques sémiotiques*, examine quatre niveaux de modulation de l'énonciation selon les modes d'existence. Pour expliquer l'intégration du texte à l'objet et successivement à la pratique, il propose de prendre en considération les tablettes d'argile de l'ancien Moyen-Orient :

Le cas des objets est significatif du principe sur lequel repose l'ensemble du parcours envisagé : un principe d'*intégration progressif par l'intermédiaire des structures énonciatives*. En effet, le texte-énoncé présente deux plans d'énonciation différents : (i) : l'énonciation « énoncée », inscrite dans le texte et sur la tablette, et (ii) l'énonciation présumée, qui reste virtuelle et hypothétique ; c'est alors l'objet-support, avec sa tablette à inscrire [...] qui va « incarner » et manifester par ses propriétés matérielles le type d'interaction énonciative pertinent (ici : proposer/accepter, puis contester/vérifier/arbitrer). Bref, l'objet-support d'écriture intègre le texte en fournissant une structure de manifestation figurative aux divers aspects de son énonciation [...].

Par ailleurs, en tant que corps matériel, cet objet est destiné à des pratiques et les usages de ces pratiques qui sont eux-mêmes des énonciations de l'objet ; à cet égard, l'objet lui-même ne peut porter que des traces de ces usages (inscriptions, usure, patine, etc.), c'est-à-dire des « empreintes énonciatives », leur « énonciation-usage » restant pour l'essentiel, et globalement, virtuelle et présupposée: il faudra donc là aussi passer au niveau supérieur, celui de la structure sémiotique des pratiques, pour trouver des manifestations observables de ces énonciations. (Fontanille 2008: 23-24 ; nous soulignons)

Dans cet extrait, Fontanille énumère plusieurs déclinaisons d'énonciation :

- i) l'énonciation énoncée : il s'agit de l'énonciation *virtualisée* sous formes de marques dans l'énoncé: ce sont les simulacres des pratiques de la subjectivité énonciative ;
- ii) l'énonciation présupposée par le texte-énoncé qui est *incarnée* par le support-objet – et qui, à son tour, présélectionne le type d'interaction énonciative pertinent et possible lors des pratiques d'usage *futures*. Il s'agit ici d'actes d'énonciation possibles, actualisés par le support-objet qui encadre le texte-énoncé ;
- iii) les empreintes énonciatives déposées sur l'objet (énonciation-usage présupposé): ce sont ces énonciations déposées sur un objet en tant que traces qui pourront s'actualiser dans des pratiques ;
- iv) les énonciation-usages manifestées effectivement dans la pratique, qui sont observables en acte, *réalisées* devant nos yeux lors des pratiques quotidiennes.

Ces quatre modulations du concept d'énonciation s'enchaînent dans une hiérarchie: ce qui était seulement présupposé à un niveau se manifeste à un niveau supérieur comme observable et cela grâce à un processus allant de la virtualité des possibles à l'actualisation des usages. L'énonciation est donc à concevoir comme une interface entre tous les niveaux de pertinence hiérarchisés.

À partir de ces propositions, il nous semble pouvoir affirmer que la voie à suivre pour rendre compte de l'action est celle de la sémiotique de l'énonciation impersonnelle, qui part de l'étude de l'acte en lui-même en l'attribuant seulement ensuite à des instances énonciatives personnelles.

3. Le « Studio Digital Collaboratif » et la coagulation de la pratique

Venons-en à notre corpus. Il s'agit en fait d'étudier des pratiques de travail en équipe et plus précisément la conception architecturale collaborative en présence et à distance.

Le groupe de recherche interfacultaire A.R.C. Common⁹ avec lequel nous travaillons à l'université de Liège, constitué par des ingénieurs, des architectes, des psychologues du travail et des sémioticiens, a produit et ensuite étudié un studio digital collaboratif¹⁰ qui permet aux architectes travaillant dans des villes lointaines de tracer ensemble, en temps réel, un même dessin en utilisant une tablette digitale partagée par les acteurs en jeu.

Le Studio Digital Collaboratif (SDC) est en fait un dispositif technique qui associe un module externe de visio-conférence et un bureau virtuel (Figure 1, 2), en recréant les conditions de la communication en coprésence. Chaque trait tracé par un architecte sur la table virtuelle est immédiatement visualisé sur la table située dans le siège à distance, ce qui permet à l'autre architecte d'interagir immédiatement sur le trait proposé, de le supprimer, de le modifier, etc. Tout geste graphique sur la table est enregistré par la machine elle-même.



Fig. 1: Composition du Studio Digital Collaboratif



Fig. 2: Mise en œuvre du SDC

Pour notre analyse des pratiques, nous ne partons pas de l'étude de la manière dont ce texte est manipulé et plus généralement utilisé à l'intérieur d'une pratique ; nous analysons en revanche la pratique collective collaborative, ce que nous pourrions appeler l'événement *impersonnel*.

À l'intérieur de cette pratique collaborative, nous pouvons repérer deux types de textualisation : les textualisations en acte (et plus particulièrement la production des dessins par les architectes) et les textualisations produites par l'observateur/analyste, à savoir les photos, la vidéo, les notes. Ce dernier type de textualisation, *analysant* et à *analyser*, fonctionne comme des interfaces et des médiations entre les pratiques de textualisation des dessins et l'analyste, et englobe ainsi les premières textualisations.

Autrement dit, cette approche méthodologique propose en premier lieu l'étude des coagulations d'actions en des textualisations, produites à l'intérieur d'une pratique professionnelle, c'est-à-dire l'étude de la transformation d'actes en traces (les dessins, les esquisses, etc.) qui se stabilisent de manière plus ou moins rapide, à travers différents rythmes, sur des supports (en l'occurrence, la table digitale). Ces textualisations produites à l'intérieur de la pratique deviennent dans un deuxième temps disponibles pour le travail de l'analyste grâce à des textualisations verbales, photographiques et audiovisuelles qui les filtrent en les mettant en perspective : elles ajoutent la perspective de la prise de vue à la perspective des dessins.

Pour les analystes, il s'agit de démêler et de débrouiller, à l'intérieur des pratiques phénoménologiquement denses de la collaboration à distance, les différents types de coagulation du sens qui produisent les textualisations que nous appellerons de niveau $n-1$ (les dessins des architectes). Il faudra les étudier à travers les textualisations de la pratique (notes, photos, enregistrements vidéo) que nous appellerons de niveau $n+1$, la pratique en acte étant le niveau de départ n . Nous sommes donc face à différents niveaux de coagulation de la pratique en des textualisations produites à l'intérieur et à l'extérieur de la pratique n . Prenons le cas d'une reprise vidéo d'une réunion de conception collaborative à distance (Figure 3).

Les deux cadrages en haut de la composition représentent les deux architectes occupés à la conception collaborative à distance. Ces deux images sont issues de la caméra installée sur l'ordinateur. Les deux segments visuels positionnés en bas représentent d'en haut la table digitale qui est utilisée par les deux architectes et qui est manipulable en temps réel. Les textualisations internes aux pratiques ($n-1$) sont identifiables avec les dessins et les annotations que le chef d'atelier et les collaborateurs

produisent plus ou moins collectivement. Ces dessins sont textualisés à leur tour par les observateurs de la pratique à travers la photo, la vidéo, la prise de notes ($n+1$). Ces textualisations $n+1$, que l'analyste produit et qui constituent des intermédiaires entre la pratique et l'analyste, sont des prothèses de la mémoire de l'observateur, qui visualisent et organisent de manière différente la « même » pratique et qui, plutôt que de la stabiliser et l'ontologiser comme définitive et déterminée, la démultiplient à travers des perspectives médiatiques diverses.



Fig. 3 : Reprise vidéo d'une réunion de conception collaborative à distance

Si les dessins et annotations, produits par les architectes, sont les textualisations-cible de la *pratique de conception* ($n-1$), les textualisations vidéo, les photos et les notes, produites par l'observateur, sont en revanche les textualisations-cible de la *pratique analytique* ($n+1$). Nous les appelons *textualisations* car il s'agit de gestes qui se stabilisent sur un support en négociant, via un acte énonciatif, le partage entre plan d'expression et plan du contenu.

Comment pouvons-nous décrire la densité syntaxique de ces dessins ($n-1$) par rapport à l'acte même qui les trace ? S'agit-il de la même densité ? Pas véritablement : il s'agit de résultats provisoires d'une action ; les dessins sont moins denses que les gestes car ils trouvent un ordre et une disposition sur le support qui les accueille, lequel dirige et ordonne les règles et les critères d'inscription. Si les dessins « extraient » de la densité phénoménologique des gestes, ces textualisations, que nous qualifierons

de « traçantes », sont censées canaliser les intentions de ces mêmes gestes, en les soumettant aux règles et aux contraintes 1) du support formel, 2) du plan d'expression ainsi que 3) de la collaboration du collègue distant (correction/ajustement/suppression).

Les textualisations $n-1$, contrairement aux textes, sont encore manipulables et modifiables pendant la pratique en cours (et les textualisations $n+1$, d'ailleurs, les représentent *in progress*). Mais en même temps elles possèdent déjà un support qui les rendra suffisamment solides et stables pour pouvoir être extraites, en tant que futurs textes, de la pratique de production pour être ensuite transportées vers d'autres pratiques. Ceci dit entre parenthèses, nous ne considérons pas les conversations entre les architectes comme des textualisations car elles ne sont pas ancrées dans un support qui dure: leur caractère éphémère les empêche d'être extraites de la pratique-source et d'être transportées à l'intérieur d'autres pratiques.

4. Observations et textualisations

Nous avons examiné le statut des textualisations $n-1$, à savoir les textualisations produites par la pratique de conception (les dessins et les annotations); venons-en maintenant plus précisément aux textualisations qui sont produites par l'observation participante ($n+1$).

Sur quelles textualisations pouvons-nous nous baser pour analyser une pratique qui est, dans ce cas, à son tour productrice de textualisations? Comment mettre en rapport les rythmes de textualisations internes à la pratique avec les rythmes de textualisation qui lui sont externes? Autrement dit: comment mettre en relation les types de modalités de production des textualisations $n-1$ (gestes et traçages) avec les médias qui les textualisent en $n+1$ (notes, photos et vidéo)?¹¹

Nos observations de terrain ont précisément produit trois types de textualisations de la pratique de conception architecturale:

- i) *Les notes*, que nous pouvons définir comme un type de textualisation caractérisé par la ponctuation et la linéarité: ponctuation au sens où les notes segmentent la pratique en en valorisant des moments-clés ou bien des tendances; linéarité car le support de l'écriture et les règles qui le soutiennent en assurent une lecture linéaire.
- ii) *La photographie*, surtout dans le cas de la collaboration en coprésence, peut certainement rendre la séance avec une fidélité majeure par rapport à la prise de notes mais elle peut se révéler moins manipulable et moins flexible que l'écriture dans sa fonction analytique. Comme les

notes, la photo peut arrêter des moments uniques de la pratique (Figure 4) ou bien les résumer dans une vision plus globale, surtout lorsqu'une action s'arrête sur un problème ou sur une hésitation (Figure 5).

La photographie peut également être définie comme une textualisation ponctuelle car elle segmente, extrait, ordonne et oriente l'action de manière différente que l'action elle-même, se superpose à elle en la sélectionnant. Mais, à la différence des notes, la lecture d'une photo construit un parcours tabulaire car elle se fait par sauts analogiques entre les différents centres de l'attention et les différentes saillances perceptives.



Fig. 4: Photo reprenant les moments de discussion entre l'architecte fondateur et les collaborateurs chefs de projets



Fig. 5: Photo reprenant un moment de réflexion au sein de la discussion entre collaborateurs

- iii) *La vidéo*, dont le point de vue est fixé en haut dans la pratique en coprésence (Figure 6), peut apparaître comme la représentation la

plus fidèle car elle suit le déploiement des actes, les accompagne et les restitue au travers du filtre d'un regard surplombant, qui fait émerger tous les gestes et actes des acteurs en jeu. L'enregistrement vidéo permet déjà une première schématisation des actes accomplis, qui sera ensuite formalisée par la notation (qui est, par contre, une visualisation/reconstruction *ex-post*). D'une certaine manière, nous pourrions décrire la prise vidéo comme une textualisation durative et la définir comme un lieu de rencontre entre la lecture fondée sur le parcours linéaire et celle fondée sur le parcours tabulaire. En fait, la vidéo associe la linéarité du mouvement de l'image dans le temps, qui trace un avant et un après, voire un développement, aux règles de la tabularité: la lecture linéaire est croisée par la lecture à l'intérieur de l'espace de chaque photogramme, qui procède par sauts perceptifs. La lecture de la vidéo permet un croisement entre la lecture des formes qui se transforment (ou qui restent stables) tout au long du parcours audiovisuel (linéarité et horizontalité) et les lignes de force qui émergent de la relation entre topologie du photogramme et les formes que ce dernier héberge (tabularité).



Fig. 6: Reprise vidéo de la gestualité de conception

5. La notation

Si les trois textualisations que nous venons d'examiner sont toutes d'une certaine manière autographiques¹² car dans tous les cas il s'agit de résultats de gestes uniques et non répétables du corps – également lorsqu'elles sont tracées par la main ou par un geste mixte, humain et technologique/digital –, la notation fonctionne par contre de manière différente (Figure 7).

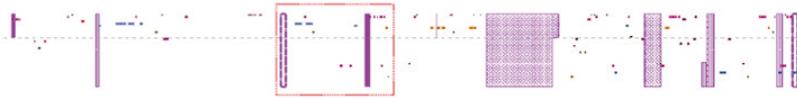


Fig. 7: Vision d'ensemble des 55mn de la réunion à distance (Joachim 2013)

Cette notation montre les différentes formes d'interaction graphique entre les architectes et la table digitale, leur répartition, distribution, thématisation. Cette schématisation des activités graphico-gestuelles suit deux axes : l'axe vertical marque la position des interlocuteurs (la ligne en pointillé marque la séparation physique des deux équipes et l'axe horizontal marque un référent temporel, une ligne du temps). Les différentes interventions graphiques sont représentées par des segments dont la largeur indique la durée et dont la position correspond à un espace/temps précis de l'interaction (Figure 8).

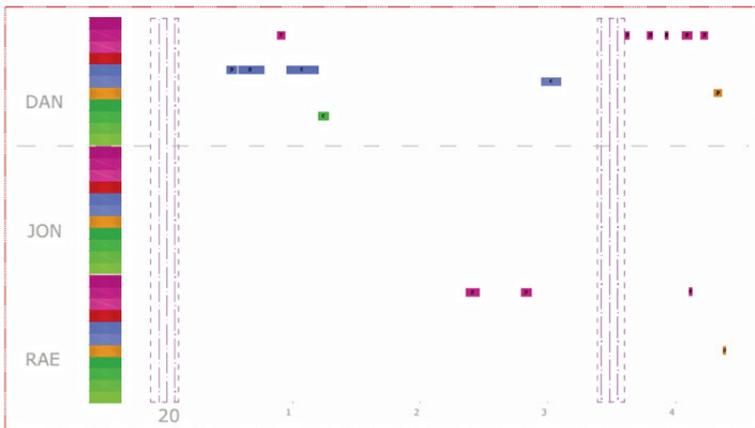


Fig. 8: Distribution des productions graphiques, minutes 20 à 25 (Joachim 2013)

Chaque segment est coloré selon la thématisation des actes graphico-gestuels : le rouge correspond à des gestes de monstration, à des déictiques ; le bleu correspond à la figuration d'un objet ; l'orange à la figuration d'un mouvement ; le vert à des interventions sur des rapports d'échelle, de proportion et de point de vue. Il serait possible de noter également la différenciation, par chaque intervention graphique, du document sur lequel cette intervention est pratiquée (sur un plan, une coupe, aux marges du document, etc.). Quant aux rectangles mauves, ils sont superposés sur le

schéma pour signaler les manipulations des documents graphiques, montrer les modifications de l'affichage des traits, de l'encadrement (agrandissements/réductions, etc.)¹³.

Cette visualisation/formalisation des interventions graphiques sur la table graphique permet de faire émerger la répartition des actions des différents architectes sur l'interface du dessin digital, ainsi que de signaler s'ils sont collectifs ou individuels.

La notation est la seule représentation de la pratique qu'on peut définir comme allographique selon les termes de Goodman, c'est-à-dire une représentation qui, contrairement aux autres textualisations, ne mime ni ne suit le déploiement de l'action mais sélectionne *ex-post* les moments de pause, de coupure, de reprise mettant enfin en scène les modules qui *reconstruisent* la pratique à travers la constitution des unités distinctes et la production d'un alphabet local. Non seulement la notation visualise-t-elle la totalité de la pratique, mais elle met également en scène ses rythmes et ses cadences grâce à la constitution d'homogénéités locales qui permettent la génération de modules, lesquels sont des unités d'action: la notation offre donc une visualisation des lieux de grammaticalisation de la pratique.

Conclusions

Revenons, pour conclure, sur la question que nous nous sommes posée au tout début: comment étudier la pratique sans en trahir la spécificité, sans la considérer comme un texte irénique, résolu, et donc en en valorisant son état d'activité, sa disponibilité à la manipulation? Comment rendre compte de son caractère éphémère sans la rendre inaccessible, insaisissable?

Une voie possible est de construire une plateforme de traductions entre les différents types de textualisation (notes, enregistrements-vidéo, photos) et la notation: cette plateforme serait une sorte de « traduction/transposition diagrammatisante ».

Nous reprenons l'acceptation de diagramme de Nelson Goodman ([1968] 2005) qui identifie le diagramme à l'espace de transposition mutuelle et locale entre textualités fondées sur des densités syntaxiques différentes, sur différents types de valorisation du support et du point de vue, dont les polarités sont l'autographie et l'allographie. Les opérations de croisement et de transponibilité/traduction permettent d'étudier la pratique comme quelque chose qui est encore en acte lors du processus d'analyse car l'analyse croise les textualisations, identifie les commensurabilités locales entre les unes et les autres, de même qu'elle met en scène les écarts entre les différentes formes de représentation.

La démultiplication et diversification des représentations et visualisations permet à la pratique d'être *apprivoisée* dans ce qu'elle a d'éphémère ; ensuite, elle permet d'être cartographiée par un croisement de points de vue et de spécificités du média ; pour finir, elle est re-dynamisée à travers la comparaison/traduction des différentes textualisations et la projection de l'une sur l'autre. C'est l'action de projection d'une visualisation sur l'autre qui en permet la confrontation et la traduction à travers une modalité d'analyse qui a le mérite de mimer la pratique-objet d'analyse en reparcourant le croisement non pas des actions, des regards et paroles, mais de leur textualisation. Ne pouvant pas rendre compte de la pratique en acte directement, l'analyste doit le faire à travers la mise en relation de ses textualisations et notations qui transforment la pratique en une *diagrammatique de médiations* qui est par définition une transposition et une recherche de commensurabilité entre densités syntaxiques et de points de vue différents.

Notre proposition méthodologique s'inscrit fidèlement dans la tradition post-greimassienne : il s'agit de concevoir l'analyse comme un processus de traduction, transposition et projection qui puisse rendre compte de la précarité et du caractère provisoire de chaque geste à l'intérieur de la pratique étudiée ; ce n'est qu'à travers cette mobilité du point de vue durant l'analyse que l'on pourra en assumer le contrôle, en justifier la syntagmatique et en déceler le sens.

Notes

- 1 Une première version de cette recherche a été publiée dans la revue brésilienne *CASA – Cadernos de Semiótica Aplicada* en 2014 à cette adresse : <<https://periodicos.fclar.unesp.br/casa/article/view/7117>>.
- 2 Voir FONTANILLE (2008). Pensons aussi à la littérature sémiotique produite en Italie, notamment BASSO FOSSALI (éd. 2006), qui recueille entre autres les articles de Denis Bertrand, Anne Beyaert-Geslin, Jean-François Bordron, Jacques Fontanille, François Rastier, mais aussi aux ouvrages de Gianfranco Marrone qui défendent la textualité accomplie comme unique grandeur possible de l'analyse sémiotique. Voir à ce propos MARRONE (2010).
- 3 Dans ce travail nous ne prendrons pas en considération les commentaires des acteurs sur leurs actions mais nous sommes bien consciente de la nécessité de cette approche complémentaire si on veut saisir la sémantique de l'action. Notre travail se limitera pour l'instant à une exploration des médiatisations de la pratique telles que les textualisations *in vivo* et la notation *ex-post*.
- 4 Voir à ce propos l'intervention de Jacques Fontanille du 4 décembre 2013 au séminaire de Paris IV – Sorbonne concernant les possibles contributions de la sémiotique dans le monde de la gouvernance, de la prise de décision, du risque et des organisations. Ce texte a été remanié et publié dans Jacques Fontanille, *Formes de vie*, Presses universitaires de Liège, 2015.
- 5 Sur la notion d'iconicité et sur la relation entre sémiotique hjelmslévienne et sémiotique peircienne, voir JEAN-FRANÇOIS BORDRON (2011). Voir aussi les CR de

- Pierre Boudon (<http://epublications.unilim.fr/revues/as/862>) et de Maria Giulia Dondero dans *Actes Sémiotiques* (<http://epublications.unilim.fr/revues/as/840>).
- 6 Voir aussi ANGENOT, DONDERO, JOACHIM ET SHIRKHODAEI (2013).
 - 7 Nous nous référons notamment aux modalisations qui permettent à Fontanille de distinguer entre praxis, procédure, conduite, protocole, rituel, et qui sont gérées par des multiples combinaisons de la programmation et de l'ajustement.
 - 8 PAOLUCCI (2010); voir notamment le dernier chapitre, « Enunciazione ed effetti di soggettività », p. 433-500.
 - 9 ARC COMMON: projet d'Actions de Recherche Concertées COMMON – Collaboration Médiatisée Multimodale Naturelle (2011-2014). URL: <http://www.lucid.ulg.ac.be/projects/arcommon/web/app_dev.php/welcome>.
 - 10 <https://www.uliege.be/cms/c_147500/fr/lucid-presente-le-studio-digital-collaboratif>.
 - 11 On ne peut pas considérer la mémoire de l'observateur comme une textualisation, car il s'agit d'une trace éphémère et difficile à objectiver sans les instruments des sciences cognitives. La mémoire n'a pas de densité phénoménologique stable et elle n'est donc pas valorisable dans notre travail.
 - 12 Sur l'autographie et l'allographie, voir GOODMAN (1968 et 2005). Voir aussi DONDERO ET FONTANILLE (2012).
 - 13 Pour une description plus détaillée de cette notation, voir ANGENOT, DONDERO, JOACHIM ET SHIRKHODAEI (2013), et JOACHIM (2013).

Bibliographie

- ANGENOT, V., DONDERO, M. G., JOACHIM, G. ET SHIRKHODAEI, SH.
(2013) « Sémiotique de la communication en coprésence et à distance. Du textualisme à la sémiotique des pratiques », *Interfaces numériques*, vol. 2, n°3, "Collaborer à distance: enjeux et impacts des interfaces numériques dans les pratiques collaboratives synchrones", p. 531-567.
- BORDRON, JEAN-FRANÇOIS
(2011) *L'icongicité et ses images*, Paris, PUF.
- DONDERO, M. G. ET FONTANILLE, J.
(2012) *Des images à problèmes. Le sens du visuel à l'épreuve de l'image scientifique*, Limoges, PULIM.
- ECO, UMBERTO
(1975) *Trattato di semiotica generale*, Milan, Bompiani.
(1984) *Sémiotique et philosophie du langage*, Paris, PUF, 2013.
- FLOCH, JEAN-MARIE
(1990) « Êtes-vous arpenteurs ou somnambules ? L'élaboration d'une typologie comportementale des voyageurs du métro », *Sémiotique, Marketing et Communication*, Paris, PUF, p. 19-48.
- FONTANILLE, JACQUES
(2008) *Pratiques sémiotiques*, Paris, PUF.
- FONTANILLE, J. ET ZILBERBERG, CL.
(1998) *Tension et signification*, Liège, Mardaga.

GOODMAN, NELSON

(1968) *Languages of Art*, Londres, Bobbs Merrill ; trad. de J. Morizot, *Langages de l'art. Une approche de la théorie des symboles*, Paris, Hachette, 2005.

GOODWIN, CHARLES

(1994) « Professional Vision », *American Anthropologist*, vol. 96, n°3, p. 606-633.

GREIMAS, A. J. ET COURTÈS, J.

(1979) *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette.

HUTCHINS, EDWIN

(1995) *Cognition in the wild*, Cambridge, MIT Press.

JOACHIM, GUILLAUME

(2013) L'utilisation de représentations externes en conception architecturale collaborative médiée par ordinateur: le cas de la collaboration synchrone distante, thèse de doctorat en architecture, Université de Liège.

MANETTI, GIOVANNI

(1998) *La teoria dell'enunciazione. Le origini del concetto e alcuni più recenti sviluppi*, Sienna, Protagon.

MARRONE, GIANFRANCO

(2010) *L'invenzione del testo. Una nuova critica della cultura*, Rome-Bari, Laterza.

METZ, CHRISTIAN

(1991) *L'énonciation impersonnelle ou le site du film*, Paris, Klincksieck.

MONDADA, LORENZA

(2005) *Chercheurs en interaction. Comment émergent les savoirs*, Lausanne, Presses Polytechniques et Universitaires Romandes.

PAOLUCCI, CLAUDIO

(2010) *Strutturalismo e interpretazione*, Milan, Bompiani.

SUCHMAN, LUCY

(1987) *Plans and situated actions: the problem of human/machine communication*, Cambridge, Cambridge University Press.

Sitographie

BASSO FOSSALI, PIERLUIGI (ÉD.)

(2006) "Testo, pratiche, immanenza", *Semiotiche*, n°5, disponible sur <<http://www.fonurgia.unito.it/andrea/pub/semiotiche5.pdf>>.

GOODWIN, CHARLES

(1997) « The Blackness of Black: Colour Categories as Situated Practice », L. B. Resnick, R. Säljö, Cl. Pontecorvo et B. Burge (éds), *Discourse, Tools and Reasoning: Essays on Situated Cognition*, Berlin, Heidelberg et New-York, Springer, disponible sur <<http://www.sscnet.ucla.edu/clic/cgoodwin/97black.pdf>>.

(2000) « Practices of Seeing: Visual Analysis. An Ethnomethodological Approach », in Th. Van Leeuwen et C. Jewitt (éds), *Handbook of Visual Analysis*, Londres, Sage Publications, p. 157-182, disponible sur <http://www.sscnet.ucla.edu/clic/cgoodwin/00pract_sec.pdf>.

(2003) *Il senso del vedere*, Roma, Meltemi, disponible sur <<http://www.ec-aiss.it/biblioteca/biblioteca.php>>.

THEUREAU, JACQUES

(2000) Site personnel compilant les travaux s'inscrivant dans le cadre théorique du cours d'action, disponible sur: <<http://www.coursdaction.fr/accueil.htm>>.

VIOLI, PATRIZIA

(2006) « Il soggetto è negli avverbi ». Lo spazio della soggettività nella teoria semiotica di Umberto Eco », *E/C, Rivista dell'AISS Associazione Italiana di Studi Semiotici*, disponible sur <http://www.ec-aiss.it/index_d.php?recordID=370>.